

Faut-il faire de l'épistémologie ? (et doit-on préciser sa « posture épistémologique » ?)

Hervé Dumez
i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

LE 4 AVRIL 2024,
HERVÉ DUMEZ EST
INTERVENU DANS
LE SÉMINAIRE DE
RECHERCHE DU
GREDEG – UMR 7321

Pour Sophia

J'ai l'impression de radoter à propos de cette question (Dumez, 2010 ; 2011 ; 2023b). Le malheur est qu'en 2024 (l'expérience m'a été donnée au moins en 2023), un membre de jury de thèse ou d'HDR peut encore demander au candidat de préciser quelle est sa « posture épistémologique », de lui enjoindre d'expliquer si sa recherche relève du positivisme, du constructivisme, ou de l'interprétativisme (ou du réalisme critique, etc.) et de considérer que c'est là une obligation.

Est-on contraint, quand on est chercheur ou doctorant, de faire de l'épistémologie ?

La réponse est clairement non. Et que si l'on veut en faire, encore le faut-il avec sérieux. L'épistémologie est une discipline, au même titre que les autres. Elle ne souffre pas l'amateurisme. On ne se bombarde pas épistémologue, pour avoir réfléchi à sa démarche de chercheur (ce qui est le minimum minimorum...), non plus qu'on ne peut se prétendre historien, spécialiste de finance ou de marketing, sans un minimum de bases.

Premier point, les trois « ismes » ne sont en aucune manière, comme on l'a souvent écrit, des « paradigmes ». Un paradigme, explique Kuhn qui s'est beaucoup inspiré de Wittgenstein est une manière de voir. Il l'explique très bien en prenant l'exemple du pendule : pour un aristotélicien, un pendule est un objet dont la chute est entravée, et qui revient après un certain nombre d'oscillations à son point normal, l'immobilité en bas. Galilée impose une autre manière de voir, celle d'une oscillation qui pourrait être infinie, n'étaient les frottements qui finissent par l'empêcher. Pour Kuhn, il n'existe plusieurs paradigmes dans une communauté scientifique que dans deux cas : avant que la discipline ne devienne une science ; une fois que la discipline est devenue une science, au moment où le paradigme sur lequel on fonctionnait entre en crise et que l'on cherche de nouvelles solutions, dont une va finir par s'imposer. Si donc une science sociale a à choisir entre plusieurs paradigmes, c'est qu'elle est en crise profonde ou qu'elle n'est tout simplement pas une science (Dumez, 2011).

Poursuivons. Le positivisme est-il un paradigme ou – autre terme employé – une « posture » épistémologique ? Non, le positivisme est une philosophie des sciences (Dumez, 2023b). Cette philosophie des sciences est morte depuis au minimum

soixante-dix ans au dire de tous les spécialistes sérieux. Popper considère l'avoir tuée (il suffit de lire son autobiographie – 1989 –, ce qui n'empêche pas certains amateurs de le considérer comme un « néo-positiviste » et d'ignorer ce qu'il a écrit sur l'épistémologie des sciences sociales – 1969). On estime généralement plutôt qu'elle a été définitivement tuée par Quine en 1953.

Le positivisme logique, la dernière en date des grandes philosophies positivistes, est aujourd'hui aussi mort qu'un mouvement philosophique peut jamais l'être, mais en un certain sens, pas plus. Tous ses « dogmes » fondamentaux – le vérificationnisme, la distinction tranchée entre les propositions analytiques et les propositions synthétiques, la dichotomie observationnel/théorique, la conception des théories scientifiques comme calculs formels partiellement interprétés, l'existence d'une base de confirmation autonome, stable et uniforme pour tous les énoncés scientifiques, etc. – ont été depuis un certain temps déjà contestés, modifiés ou abandonnés, quelquefois par les survivants du mouvement eux-mêmes. Mais il a laissé un héritage important qui, comme pour tout mouvement philosophique, constitue la seule chose à prendre en considération à l'heure du bilan. (Bouveresse, 2011, p. 47)



*Le commencement du monde,
Brancusi (1924),
Centre Pompidou,
1^{er} juillet 2024*

On remarquera que Bouveresse précise ce qui a fait le positivisme : « le vérificationnisme, la distinction tranchée entre les propositions analytiques et les propositions synthétiques, la dichotomie observationnel/théorique, la conception des théories scientifiques comme calculs formels partiellement interprétés, l'existence d'une base de confirmation autonome, stable et uniforme pour tous les énoncés scientifiques, etc. » Je n'ai encore rencontré personne qui, aujourd'hui dans ses recherches, soit vérificationniste, adopte la distinction entre propositions synthétiques et analytiques, ou pratique la dichotomie entre observationnel et théorique, autant de thèmes qui ont agité les membres du Cercle de Vienne. La période vérificationniste de Wittgenstein lui-même a été très courte. Que vient-on donc nous expliquer que l'on pourrait être aujourd'hui positiviste ?

Mais ce n'est encore rien puisqu'on nous affirme ensuite que le positivisme repose sur une « hypothèse ontologique » selon laquelle le réel existe indépendamment du chercheur qui l'étudie. La tradition positiviste, depuis Auguste Comte, se caractérise par la volonté de mettre fin à toute proposition métaphysique. C'est là le cœur même de l'appellation positivisme. Les positivistes ont toujours considéré que la question de l'existence du monde extérieur était le prototype même de la proposition métaphysique dont il fallait se débarrasser (Schlick y consacre un chapitre – Schlick, 2003). Quine reprend sur ce point la tradition et considère que – fort heureusement – cette question s'est évaporée :

What evaporates is the transcendental question of the reality of the external world – the question of whether or in how far our science measures up to the Ding an sich. (Quine, 1981, p. 22)

Pour les positivistes, il ne faut pas chercher de fondement, et surtout pas ontologique, à la science. Ils utilisent la métaphore du bateau de Neurath (Neurath, 1973 ; Dumez, 2023a). Le premier principe de Carnap exclut toute « hypothèse ontologique » : « *Everything that can be said is said by science* » (Ebbs, 2017, p. 97). Et Quine le reformule de la manière suivante (sur ce point, il s'inscrit dans la tradition du positivisme) :

The recognition that it is within science itself, and not in some prior philosophy, that reality is to be identified and described. (Quine, 1981, p. 21)

Comment est-il possible de faire dire à des penseurs le contraire de tout ce qu'ils ont affirmé ? Le courage me manque d'aller chercher qui, le premier, poussant l'amateurisme à ses confins, s'est cru autorisé à expliquer que le positivisme reposait sur une hypothèse ontologique, selon laquelle le réel existe en dehors de nous... Il faut n'avoir lu pas une ligne de ce qu'ont écrit les positivistes pour énoncer pareille contre-vérité.

Donc aucun chercheur n'est obligé de faire de l'épistémologie (et surtout pas ce type d'épistémologie...). Apprenons aux doctorants à être rigoureux, à avoir lu les auteurs qu'ils citent, à vérifier leurs sources (ce que n'ont visiblement pas fait certains), plutôt que de leur faire répéter de telles billevesées.

Ce qu'il faut leur demander est de justifier leur méthodologie et de la préciser. Qu'ils expliquent rigoureusement et en détail le pourquoi de leur choix, et le comment de leur démarche. L'essentiel est là. Quine dirait que l'on peut s'arrêter ici, la méthode scientifique étant : « the last arbiter of truth » (Quine, 1960, p. 23).

Peut-il être utile pourtant d'aller au-delà de la simple réflexion méthodologique ?

En fait, oui, et pour au moins deux raisons.

La première est ce que Peirce appelle l'économie de la recherche et tient à ce qu'on appelle souvent le design de recherche (sans soulever la question, parfois – Dumez, 2024). Une thèse se fait en trois ans. Les projets de recherche ont eux aussi des durées et des financements limités. La recherche pose donc, par nature, un problème d'optimisation : il s'agit, à partir de ressources limitées en temps, en financement et en énergie, de produire le résultat scientifique le plus intéressant possible. 1. Il existe toujours un choix de méthodes alternatives possibles, potentiellement complémentaires ; 2. En dynamique, toute méthode présente un phénomène de rendements décroissants ; 3. Le chercheur doit donc, quand il perçoit une décroissance des rendements, se demander s'il ne doit pas changer de méthode, sachant que son temps et son financement sont comptés. Ces questions sont très concrètes. Pour un doctorant en recherche compréhensive ou qualitative, est-il préférable de mener des entretiens ou de faire de l'observation participante, est-il possible, dans le temps imparti pour la thèse, de combiner les deux approches ? Comment le faire au mieux ? S'il y a phénomène de saturation dans les entretiens, faut-il continuer dans cette voie ou adopter une autre méthode en complément ?

La seconde raison est l'existence de risques épistémologiques. J'en ai détaillé trois (Dumez, 2016 ; Dumez, 2021) : le risque de circularité (retrouver dans ses données les théories que l'on a adoptées comme cadre), le risque lié à l'équifinalité (n'interpréter le phénomène étudié qu'à partir d'une seule théorie alors qu'il existe très probablement plusieurs cadres théoriques alternatifs possibles, dont il faudrait comparer le pouvoir explicatif), le risque des acteurs abstraits (remplacer dans la présentation du matériau et l'analyse les acteurs concrets par des entités abstraites, des concepts ou des notions). Il en existe (au moins) un quatrième : le risque de la théorisation prématurée qui a été identifié par Wittgenstein (2004, § 593, p. 221). On construit une théorie sur une seule catégorie d'exemples ou sur un exemple prototypal, en n'ayant pas exploré la diversité empirique du phénomène. Quand on pense aux organisations représentatives des entreprises, l'exemple prototypal sur lequel on a tendance à construire une théorie des méta-organisations est le syndicat professionnel qui

regroupe toutes les entreprises d'un même secteur pour traiter tous les problèmes se posant à elles collectivement. Mais il existe une autre forme prototypale : la chambre de commerce et d'industrie qui regroupe, sur un territoire, des entreprises appartenant à des secteurs différents. Puis, à partir de ces deux prototypes, on peut trouver des formes de méta-organisations qui se différencient. Avant de vouloir théoriser sur les méta-organisations, par exemple, il faut donc construire ce que Wittgenstein appelle une vue synoptique du phénomène, présentant dans un même tableau l'ensemble de sa diversité empirique (Dumez & Renou, 2020). Trop de théories sont construites sur un exemple prototypal ou sur une classe unique de données et ratent ainsi leur objet. Comme l'a noté Dewey :

Darwin avait remarqué qu'il est très facile de négliger les cas qui sont en désaccord avec une généralisation favorite ; c'est pourquoi il prit l'habitude de chercher non seulement des exemples opposés, mais aussi de noter toutes les exceptions rencontrées ou qu'il imaginait, et de fixer par écrit chacune d'elles, sans quoi il était presque certain de les oublier. (Dewey, 2004, p. 123)

Circularité, problème d'équifinalité, théorisation prématurée et acteurs abstraits peuvent être qualifiés de risques épistémologiques dans la mesure où aucune méthode ne permet en elle-même de les gérer. Ils invitent donc à dépasser la réflexion méthodologique. En un sens, à faire de l'épistémologie. Mais il ne s'agit en aucune manière de définir une quelconque « posture. »

Faut-il qu'un chercheur ou un doctorant s'empêche de lire les auteurs en épistémologie, voire en philosophie, pour ne se concentrer exclusivement que sur ceux de sa sous-spécialité ? Bien sûr que non, tout au contraire. Les idées inattendues et fécondes n'arrivent jamais par hasard, sans qu'on les ait cherchées. Il faut aller les traquer en dehors de son champ. En philosophie, en histoire, en anthropologie, en sociologie, autant qu'en épistémologie. Mais le faire sérieusement : c'est bien de lire qu'il s'agit, et à la source. Pas de parler de positivisme sans être allé voir ce que les positivistes – gens en tout point remarquables, même si les options qu'ils ont retenues ont été abandonnées – ont réellement dit.

Je ne pensais pas, en 2024, avoir à revenir encore sur ce sujet (mon premier texte sur le sujet date de 2010...). Mais je crois qu'il ne faut pas se décourager : les doctorants en gestion finiront bien par se retrouver libres de ne pas avoir à « préciser » leur « posture épistémologique ». Ce séminaire m'a donné l'occasion d'ajouter un quatrième risque épistémologique à ma liste. Je remercie les organisateurs pour leur invitation et les échanges que nous avons eus avec doctorants et chercheurs ■

Références

- Bouveresse Jacques (2011) *Essais VI. Les lumières des positivistes*, Marseille, Agone.
- Dewey John (2004/1933) *Comment nous pensons*, Paris, Seuil.
- Dumez Hervé (2010) “Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 4, pp. 3-15.
- Dumez Hervé (2011) “Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion (2) Une réponse à Marie-José Avenier”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 1, pp. 53-62.
- Dumez Hervé (2016) *Comprehensive Research: A Methodological and Epistemological Introduction to Qualitative Research*, Copenhagen, Copenhagen Business School Press.
- Dumez Hervé (2021, 3^e édition) *Méthodologie de la recherche qualitative*, Paris, Vuibert.
- Dumez Hervé (2023a) “Sur le bateau de Neurath”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 19, n° 3, pp. 59-63.
- Dumez Hervé (2023b) “À propos d'un prétendu « paradigme épistémologique » positiviste”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 19, n° 3, pp. 71-74.

- Dumez Hervé (2024) “Sur le design de recherche. À propos du principe d’économie de Peirce”, *Le Libellio d’Aegis*, vol. 20, n° 1, pp. 17-20.
- Dumez Hervé & Renou Sandra (2020) *How Business Organizes Collectively. An Inquiry on Trade Associations and Other Meta-Organizations*, Cheltenham, Edward Elgar.
- Ebbs Gary (2017) *Carnap, Quine and Putnam on Methods of Inquiry*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Kuhn Thomas S. (1983/1962) *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.
- Neurath Otto (1973) *Empiricism and Sociology*, edited by M. Neurath et R. S. Cohen. Dordrecht, Reidel.
- Popper Karl (1969) “Die Logik der Sozialwissenschaften” in Theodor W. Adorno et al. *Der Positivismusstreit in der deutschen Soziologie*. Darmstadt und Neuwied, Hermann Luchterhand Verlag – traduction française : Popper Karl (1979) “La logique des sciences sociales” in Theodor W. Adorno & Karl Popper (1979) *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*. Bruxelles, Éditions Complexe, pp. 75-90.
- Popper Karl (1989) *La quête inachevée*, Paris, Pocket.
- Quine Willard Van Orman (1953) “Two Dogmas of Empiricism” in Quine Willard Van Orman, *From a Logical Point of View*, Cambridge, Harvard University Press, pp. 20-46.
- Quine Willard Van Orman (1960) *Word and Object*, Cambridge, M.I.T. Press.
- Quine Willard Van Orman (1981) *Things and theories*, Cambridge, Harvard University Press.
- Read Rupert (2001) “On Wanting to Say: ‘All we Need is a Paradigm’”, *The Harvard Review of Philosophy*, vol. 9, Spring, pp. 88-105.
- Schlick Moritz (2003/1932) *Forme et contenu. Une introduction à la pensée philosophique*, Marseille, Agone.
- Wittgenstein Ludwig (2004, trad. franç.) *Recherches Philosophiques*, Paris, Gallimard.